

de son histoire. Il permit à tout le monde de se présenter pour le consulat vacant ; mais avant qu'on lui donnât un collègue, ne sachant pas quel choix on ferait, et craignant que le nouveau consul, ou par jalousie ou par ignorance, ne mit obstacle à ses desseins, il profita de l'autorité absolue dont il jouissait encore, pour faire ses plus beaux et ses plus utiles établissements. Il commença par compléter le sénat, que la cruauté de Tarquin et le dernier combat avaient réduit à un très petit nombre. Il en ajouta, dit-on, jusqu'à cent soixante-quatre. Ensuite il fit plusieurs lois, dont une en particulier augmenta beaucoup la puissance populaire : c'est celle qui permit d'appeler au tribunal du peuple assemblé des jugements rendus par les consuls. Une autre loi prononçait la peine de mort contre ceux qui entreraient dans des charges sans y avoir été nommés par le peuple. Par une troisième, qui fut d'un grand soulagement pour les pauvres, il déchargea les citoyens de tout impôt ; ce qui les fit s'appliquer avec plus d'ardeur aux arts et aux manufactures. La loi qu'il porta contre ceux qui n'obéiraient pas aux consuls parut aussi populaire que les précédentes, et plus favorable encore aux faibles qu'aux puissants. Il établit contre cette désobéissance une amende de la valeur de cinq bœufs et de deux moutons ; le prix du mouton était de dix oboles*, et celui d'un bœuf de cent. Les Romains n'avaient pas encore beaucoup d'argent monnayé, et tout leur revenu consistait en troupeaux de gros et de menu bétail : de là vient que même aujourd'hui le bien que chacun possède s'appelle *peculium*, et que leur plus ancienne monnaie porte l'empreinte d'un bœuf, d'un mouton ou d'un pourceau. Ils donnaient même à leurs enfants des noms tirés de ces animaux ; ils les appelaient *Suilius* et *Porcius*, porcher ; *Bubulcus*, bouvier ; *Caprarius*, chevrier.

La douceur et la popularité de ses ordonnances n'empêchèrent pas que dans les peines qu'il décerna il n'allât quelquefois jusqu'à la rigueur. Il fit une loi qui permettait de tuer sans aucune formalité juridique tout homme qui aspirait à la tyrannie ; elle assurait l'impunité à l'auteur du meurtre, pourvu qu'il donnât des preuves du crime. Comme il est impossible que celui qui médite une si grande entreprise la cache à tout le monde, et qu'il peut arriver aussi qu'ayant été découvert, il parvienne à usurper le pouvoir avant qu'on ait pu le juger, il autorisa tout citoyen à prévenir par la mort du coupable le jugement que la consommation du crime

aurait peut-être empêché. Sa loi pour la garde du trésor public fut aussi fort approuvée. Comme tous les citoyens étaient obligés de contribuer de leurs biens aux frais de la guerre, et qu'il ne voulait ni administrer par lui-même ces contributions ni en confier le soin à ses amis, et encore moins mettre les revenus publics dans une maison particulière, il désigna pour les garder le temple de Saturne, où est encore aujourd'hui déposé le trésor public, et il laissa au peuple le choix de deux questeurs, qu'il prendrait parmi les jeunes gens. Les premiers qu'on nomma furent Publius Véturius et Marcus Minucius, qui recueillirent des contributions considérables ; le dénombrement qui fut fait donna cent trente mille citoyens, sans compter les orphelins et les veuves, qu'on exempta de toutes charges. Quand il eut fait tous ces règlements, il se donna pour collègue Lucrétius, père de Lucrece : en considération de son âge, il lui céda le premier rang, et lui laissa les faisceaux, honneur qu'on a toujours depuis déféré à la vieillesse. Lucrétius étant mort peu de jours après, le peuple s'assembla, et élut à sa place Marcus Horatius, qui géra le consulat avec Publicola le reste de l'année.

Tarquin, après la bataille mémorable où Aruns, son fils aîné, avait perdu la vie dans un combat singulier contre Brutus, s'était réfugié à Clusium, auprès de Lars Porsena, le plus puissant des rois d'Italie, et qui passait pour un prince bon et généreux. Porsena lui promit du secours : d'abord il envoya des ambassadeurs aux Romains pour les sommer de recevoir ce prince. Sur leur refus il leur déclara la guerre ; et après leur avoir fait dire dans quel temps il partirait, et quels lieux il attaquerait les premiers, il se mit en marche avec une nombreuse armée. Publicola, quoique absent, fut nommé consul pour la seconde fois, et on lui associa Titus Lucrétius. Il revint tout de suite à Rome ; et, pour ne pas le céder à Porsena en courage et en fierté, il fit bâtir la ville de Sigliuria, lorsque ce prince était déjà près de Rome ; et après l'avoir fortifiée à grands frais, il y envoya une colonie de sept cents Romains, afin de montrer à Porsena qu'il n'était pas inquiet de cette guerre, et qu'il avait les moyens de la soutenir. Cependant Porsena, s'étant approché de la ville, poussa si vivement les gardes avancées, qu'il les obligea de prendre la fuite, et qu'il fut sur le point d'entrer dans Rome avec les fuyards. Mais Publicola s'avança jusqu'aux portes pour les secourir ; et, ayant engagé le

combat près du Tibre avec des ennemis supérieurs en nombre, il soutint vaillamment leurs efforts, jusqu'à ce qu'étant tombé couvert de blessures, il fut emporté hors du champ de bataille. Son collègue Lucrétius fut aussi blessé, et les Romains découragés s'enfuirent vers la ville.

Les ennemis, les ayant poursuivis jusqu'au pont de bois, étaient au moment de s'en saisir et d'emporter la ville d'emblée, si Horatius Coclès, et avec lui deux officiers des premières familles de Rome, Herminius et Lucrétius, ne les eussent arrêtés à la tête du pont. Horatius avait été surnommé Coclès, parce qu'il avait perdu un œil à la guerre, ou, selon d'autres, parce qu'il avait la partie supérieure du nez tellement enfoncée, que la séparation de ses yeux n'était pas marquée, et que ses sourcils se touchaient : le peuple avait voulu l'appeler Cyclope; mais, par un défaut de prononciation, il lui donna le nom de Coclès, qui lui resta. Il soutint seul l'effort des ennemis, et les arrêta à l'entrée du pont jusqu'à ce que ses compagnons l'eussent coupé derrière lui. Alors il se jeta tout armé dans le Tibre; et, quoiqu'il eût la cuisse percée d'un dard, il le traversa à la nage. Publicola, rempli d'admiration pour sa valeur, obligea tous les Romains de contribuer en sa faveur pour une somme égale à ce que chacun d'eux dépensait en un jour pour sa nourriture. Ensuite il lui fit donner autant de terre qu'il en pourrait enfermer en une journée dans un sillon qu'il tracerait lui-même. Enfin on lui érigea une statue de bronze dans le temple de Vulcain, afin que cette marque d'honneur le consolât de sa blessure, dont il était resté boiteux.

Cependant Porsena avait mis le siège devant Rome; et la ville commençait à éprouver la famine, lorsqu'une nouvelle armée de Toscans vint porter encore la désolation et le dégât dans ses environs. Publicola, nommé consul pour la troisième fois, sentit qu'il devait borner sa défense à garder la ville, sans risquer de combat. Mais un jour, étant sorti secrètement avec un corps de troupes, il tomba brusquement sur les ennemis, qui ravageaient la campagne, les mit en fuite et leur tua cinq mille hommes. Ce fut alors que Mucius Scévola fit cette action célèbre, racontée par tous les historiens, mais de différentes manières. Je vais rapporter celle qui m'a paru la plus vraisemblable. Mucius possédait toutes les vertus, mais surtout les vertus guerrières. Ayant formé le dessein de tuer Porsena, il prend un habit toscan, pénètre dans le

camp des ennemis, dont il savait la langue, et fait le tour du tribunal où le roi était assis, environné de ses officiers; mais ne le connaissant pas personnellement, et craignant de se découvrir en demandant où était Porsena, il s'arrêta à celui des officiers qui lui parut être ce prince, et, le frappant de son épée, il le tua à l'instinct. Il fut arrêté et conduit devant le roi, qui l'interrogea. Il y avait près du tribunal un brasier ardent qu'on avait préparé pour un sacrifice que Porsena devait faire. Mucius mit sa main droite sur le feu; et pendant qu'elle brûlait il regardait Porsena d'un visage ferme et d'un œil menaçant. Ce prince, étonné d'un courage si extraordinaire, ordonna qu'on le laissât aller, et lui rendit son épée, que Mucius reçut de la main gauche: c'est de là, dit-on, qu'il eut le surnom de Scévola, qui signifie gaucher. « J'ai bravé tes menaces », dit-il à Porsena, en prenant son épée, « mais je suis vaincu par ta générosité. Je vais faire à la reconnaissance un aveu que la violence n'aurait jamais pu m'arracher. Trois cents Romains, qui ont juré ta mort, sont répandus dans ton camp, et n'attendent que le moment favorable d'exécuter leur dessein. Pour moi, appelé par le sort à tenter le premier l'entreprise, je ne me plains pas de la fortune, qui n'a pas voulu que je fisse périr un homme vertueux, plus fait pour être l'ami que l'ennemi des Romains. » Porsena, ne doutant point de la vérité de ce qu'il lui disait, se prêta plus volontiers à une négociation, moins encore, à ce que je crois, par la crainte des trois cents conjurés que par l'estime et l'admiration que lui inspirèrent le courage et la vertu des Romains.

Publicola, persuadé que Porsena était moins un ennemi à redouter qu'un ami et un allié précieux à acquérir, ne refusait pas de le prendre pour juge entre Tarquin et les Romains: il provoqua même plusieurs fois le tyran à venir défendre sa cause devant ce prince, s'engageant à le convaincre qu'il était le plus méchant des hommes, qu'il avait mérité d'être chassé du trône. Tarquin répondit fièrement qu'il ne voulait point de juge, et Porsena moins que tout autre si ce prince l'abandonnait, au mépris de l'alliance qu'il avait faite avec lui. Cette réponse déplut à Porsena, et l'éclaira sur le compte de Tarquin: sollicité d'ailleurs par son fils Aruns, qui prenait avec chaleur les intérêts des Romains, il leur offrit la paix, à condition qu'ils lui rendraient avec les prisonniers les terres qu'ils avaient conquises dans la Toscane, et que

de leur côté ils reprendraient leurs transfuges. Les Romains y consentirent, et demandèrent pour otages dix jeunes gens de familles patriciennes, et autant de jeunes filles, du nombre desquelles était Valéria, fille de Publicola.

L'accord ainsi fait, Porsena, sur la foi du traité, avait déjà renvoyé la plus grande partie de son armée, lorsque les jeunes Romaines qui étaient dans son camp, ayant eu un jour envie de se baigner, descendirent vers un endroit du Tibre où le rivage forme un coude dans lequel le fleuve s'enfonce et conserve toujours ses eaux tranquilles. Quand ces jeunes filles virent qu'elles étaient sans gardes, et que personne ne passait l'eau d'aucun côté, elles prirent tout à coup la résolution de traverser la rivière à la nage, malgré sa profondeur et sa rapidité. On dit qu'une d'entre elles, la passant à cheval, soutenait et encourageait ses compagnes. Arrivées heureusement à l'autre bord, elles vont trouver Publicola, qui, au lieu d'admirer et de louer leur action, leur en témoigna son mécontentement. Il craignit qu'on ne le soupçonnât d'être moins fidèle que Porsena à ses engagements, et que l'audace de ces filles ne fût regardée comme une infraction au traité de la part des Romains. Il les fit donc reprendre, et les renvoya sur-le-champ à Porsena. Tarquin, averti de leur retour, se mit en embuscade, et, avec une troupe supérieure en nombre, attaqua au passage de la rivière ceux qui les escortaient. Les Romains se défendirent vigoureusement; et pendant l'action, Valéria, fille de Publicola, poussa son cheval au travers des combattants, suivie de trois esclaves qui la conduisirent au camp de Porsena. Le reste de la troupe soutenait toujours le combat; mais ils étaient près de succomber, lorsque Aruns, fils de Porsena, instruit de leur danger, vole à leur secours, met en fuite les gens de Tarquin et dégage les Romains.

Porsena fit venir devant lui ces jeunes filles, et demanda quelle était celle qui avait donné l'exemple à ses compagnes, et les avait excitées à la suivre. Quand on lui eut montré Clélie, il la regarda d'un œil doux et serein; et ayant fait amener un des plus beaux chevaux de son écurie, couvert d'un riche harnais, il lui en fit présent. Ce don est une preuve que font valoir ceux qui veulent que Clélie ait passé seule le Tibre à cheval; d'autres disent que Porsena voulut seulement par là honorer son courage. On voit encore sa statue équestre dans la rue Sacrée, du côté qui mène au mont

Palatin. Il y en a qui prétendent que cette statue n'est pas celle de Clélie, mais de Valéria. Porsena ayant conclu la paix avec les Romains, leur donna des preuves éclatantes de sa générosité et de sa magnificence : il fit ordonner à ses troupes de n'emporter que leurs armes, et de laisser dans le camp toutes les provisions, toutes les richesses qui y étaient, et dont il fit présent à la ville. Aussi, de nos jours encore, lorsqu'on vend à Rome des biens qui appartiennent au public, le crieur commence la vente en annonçant que ce sont les biens de Porsena; honneur qui consacre par une reconnaissance éternelle la libéralité de ce prince. On lui érigea aussi, vis-à-vis le lieu où le sénat s'assemble, une statue de bronze : elle est d'un goût antique et grossièrement travaillée.

Peu de temps après, les Sabins firent des incursions sur le territoire de Rome. On nomma consuls M. Valérius, frère de Publicola, et Posthumius Tubertus; et comme rien d'important ne se faisait que par le conseil et sous les yeux de Publicola, Marcus, son frère, remporta deux grandes victoires sur les Sabins. Dans la dernière, il ne perdit pas un seul homme, et tua treize mille ennemis. Ces succès lui firent décerner les honneurs du triomphe; et on lui bâtit aux dépens du public une maison sur le mont Palatin : elle avait cela de particulier, qu'au lieu que les portes des autres maisons s'ouvraient en dedans, les siennes s'ouvraient sur la rue, distinction qui semblait marquer que toutes les fois qu'il ouvrait sa porte, il prenait quelque chose sur la voie publique. On dit qu'anciennement en Grèce toutes les maisons s'ouvraient ainsi; et on le conjecture des comédies de ce temps-là, où ceux qui veulent sortir frappent en dedans à la porte, afin que les passants ou les personnes qui pourraient être arrêtées devant la maison, averties par le bruit, s'éloignent pour n'être pas heurtées.

L'année suivante, Publicola fut nommé consul pour la quatrième fois; car les Sabins, unis avec les Latins, se préparaient à une nouvelle guerre.

Il y avait alors parmi eux un citoyen nommé Appius Clausus, d'une force de corps extraordinaire, que ses grandes richesses, son éloquence et ses vertus faisaient regarder comme le premier de sa nation. Il fut, comme tous les grands hommes, exposé à l'envie de ses concitoyens; et son opposition à la guerre fournit à ses envieux un prétexte de l'accuser qu'il cherchait à accroître la puissance des Romains, pour se rendre le tyran de sa patrie et

la réduire en servitude. Appius, voyant que le peuple prêtait l'oreille à ces calomnies, qu'il était haï des gens de guerre et de tous ceux qui ne voulaient pas la paix, craignit d'être traduit en justice; et assemblant, pour sa sûreté, un grand nombre de parents et d'amis, il excita des mouvements de sédition qui retardaient les hostilités. Publicola, qui mettait tous ses soins non seulement à être bien informé de ce qui se passait chez les Sabins, mais encore à entretenir, à échauffer leurs divisions, posta auprès d'Appius des gens affidés, qui lui dirent de sa part : « Publicola sait que tu es trop grand et trop vertueux pour vouloir te venger de tes concitoyens, quelque injustes qu'ils aient été à ton égard; mais, si tu veux pourvoir à ta sûreté et te dérober à leur haine, en allant t'établir à Rome, tu y seras reçu, et en public et en particulier, d'une manière aussi convenable à ta vertu qu'à la dignité du peuple romain. » Appius, après avoir longtemps réfléchi sur ces propositions, ne vit pas, dans la nécessité où il se trouvait, de meilleur parti à prendre. Il rassembla tous ses amis, qui de leur côté en attirèrent beaucoup d'autres, et il entraîna avec lui à Rome, cinq mille chefs de famille avec leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves. C'étaient les plus paisibles des Sabins, les plus accoutumés à une vie douce et tranquille. Publicola, prévenu de leur arrivée, s'empressa de les accueillir, et leur fit le traitement le plus favorable. Il leur donna à tous le droit de cité et leur distribua par tête deux arpents de terre le long du fleuve Anio. Appius en eut vingt-cinq, et fut élevé à la dignité de sénateur. Admis ainsi à l'administration des affaires, il fit paraître tant de prudence, qu'il parvint bientôt aux premières charges, et acquit la plus grande autorité. C'est de lui que tire son origine la famille des Claudiens, qui ne le cède à aucune des meilleures maisons de Rome.

La retraite de ces familles avait apaisé les troubles parmi les Sabins; mais leurs orateurs ne purent les laisser tranquilles; ils ne cessaient de leur crier qu'il serait honteux que ce que Clausus n'avait pu faire étant présent, il le fit lorsqu'il était fugitif et leur ennemi, et qu'il les empêchât de se venger des torts que les Romains leur avaient faits. Les Sabins se mirent donc en marche avec une grande armée; et s'étant campés entre Rome et Fidènes, ils placèrent deux mille hommes en embuscade dans des endroits creux et couverts: leur intention était d'envoyer le lendemain, à la pointe du jour, de la cavalerie fourrager jusqu'aux portes de la ville,

avec ordre de se retirer quand les Romains sortiraient sur eux, et de les attirer ainsi dans l'embuscade. Publicola, informé de leur projet par des transfuges, pourvint à tout sur-le-champ; et, partageant son armée, il envoya le soir Posthumius Balbus, son gendre, avec trois mille hommes, se saisir des hauteurs qui couvraient l'embuscade, et y attendre le moment favorable. Il chargea Lucretius, son collègue, de prendre, parmi les soldats qui sont dans la ville, les plus agiles et les plus braves, et de tomber avec eux sur les fourrageurs. Lui-même, avec le reste, fait un grand circuit, et enveloppe les ennemis. Le lendemain, dès que le jour parut, il s'éleva un brouillard épais qui favorisa les Romains. Posthumius descend alors précipitamment des hauteurs qu'il occupait, et fond sur les troupes qui étaient en embuscade, pendant que Lucretius charge la cavalerie qui courait la campagne, et que Publicola attaque le camp. Les Sabins, surpris de tous côtés, sont bientôt défaits et mis en déroute; ceux du camp ne songent pas même à se défendre; ils prennent la fuite et sont taillés en pièces. Rien ne leur fut plus funeste que l'espérance qu'ils avaient, chacun de son côté, que les autres n'avaient pas été battus: dans cette pensée, aucun des corps d'armée ne songea à tenir ferme et à combattre. Les troupes du camp allaient vers celles de l'embuscade, qui de leur côté couraient vers le camp, et au lieu d'y trouver un refuge, ne rencontraient que des fuyards, qui avaient eux-mêmes besoin du secours qu'ils espéraient recevoir d'elles. Tous les Sabins auraient péri si quelques-uns, surtout de ceux qui se sauvèrent du camp après qu'il fut tombé au pouvoir de l'ennemi, n'eussent trouvé un asile dans Fidènes: ceux qui ne purent gagner cette ville furent tués ou faits prisonniers.

Les Romains, quoique accoutumés à rapporter aux dieux la gloire de leurs succès, attribuèrent à la conduite seule de leur général la victoire qu'ils venaient de remporter: le premier mot des soldats fut que Valérius leur avait livré les ennemis pieds et poings liés, et qu'ils n'avaient eu qu'à les égorger. Le peuple trouva dans les dépouilles et dans la vente des prisonniers de quoi réparer ses pertes précédentes. Publicola reçut les honneurs du triomphe; et, après avoir remis sa patrie victorieuse entre les mains des consuls nommés pour lui succéder, il mourut, comblé de tous les honneurs que les hommes ambitionnent le plus et qu'ils jugent les plus dignes de leur estime. Le peuple, comme s'il n'eût

rien fait pendant sa vie pour acquitter envers lui sa reconnaissance, ordonna qu'il serait enterré aux dépens du public; et chaque citoyen y contribua du quart d'un as. Les femmes romaines, par une distinction honorable à sa mémoire, convinrent d'en porter le deuil un an entier. On voulut aussi qu'il fût enterré dans la ville, près de la colline Vélia; et le droit de sépulture dans ce même lieu fut donné pour toujours à sa postérité. Mais aujourd'hui on n'y enterre aucun de ses descendants; seulement, quand il meurt quelqu'un de cette famille, on y apporte le corps; un homme tient une torche allumée, qu'il met dans le tombeau, et qu'il en retire un moment après. Cette cérémonie atteste que le défunt a droit d'y être déposé, mais qu'il renonce à cet honneur; on va ensuite l'enterrer hors de la ville.



FIG. 11. — Pluton, dieu de l'enfer.

CORIOLAN¹

GUERRES AVEC LES VOLSQUES. — REVENDICATIONS PLÉBÉIENNES. —
RETRAITE SUR LE MONT SACRÉ. — EXIL DE CORIOLAN.

La famille des Marcius à Rome était patricienne; elle produisit plusieurs personnages illustres, parmi lesquels on compte Ancus Marcius, petit-fils de Numa, successeur de Tullus Hostilius au trône. Elle eut aussi Publius et Quintus Marcius, qui procurèrent à la ville l'eau la plus belle et la plus abondante; et Censorinus, qui, élevé deux fois à la censure par le peuple romain, fit ensuite porter la loi par laquelle l'exercice de cette charge était interdit à ceux qui en auraient déjà rempli les fonctions. Caius Marcius, dont j'écris la vie, ayant perdu son père en bas âge, fut élevé par sa mère; et son exemple fit voir que si l'état d'orphelin expose à bien des inconvénients, il n'empêche pas de devenir un grand homme, et de s'élever au-dessus des autres. C'est donc à tort que les hommes lâches lui imputent leur bassesse, en la rejetant sur le peu de soin qu'on a pris d'eux dans leur enfance. Il est vrai aussi que ce même Coriolan a justifié l'opinion de ceux qui prétendent qu'une nature forte et vigoureuse, quand l'éducation lui manque, semblable à une bonne terre mal cultivée, produit beaucoup de mauvais fruits mêlés avec les bons. La force de son caractère, sa fermeté inébranlable dans ce qu'il avait une fois résolu, lui donnèrent cette ardeur impétueuse qui lui faisait souvent exécuter les plus grandes choses. Mais, d'un autre côté, sa colère implacable, son

1. On place l'exil de Coriolan vers l'an 488 avant J.-C.